

JACQUES ET LE TANK de Jacques DELVAL

4ème chapitre : le plan d'attaque

Mais à la maison, pendant le repas, Papa nous a dit :

– Les F.F.I.* sont dans le village, ils ramassent les armes abandonnées par les Allemands. Ils vont même réparer le tank qui est en panne, au bout de la rue.

J'ai eu un coup au cœur. Notre tank ! Ils allaient nous l'enlever ! Que faire ? Et on avait encore trois heures d'école cet après-midi !

Heureusement, Maman avait fait des pommes de terre au lard, j'adorais ça. Les patates étaient creusées comme des volcans : un petit morceau de lard grésillait dans leur cratère.

J'ai mangé rapidement, j'ai enfilé les bretelles de mon cartable, et j'ai foncé vers l'école. Les copains étaient déjà au courant pour les F.F.I.

– On ira quand même, a dit Dédé. Il faut vite préparer un plan d'attaque.

Notre petite bande s'est retirée près du bac à ordures, derrière les cabinets. Jean-Claude a proposé de bien observer le tank avant de l'escalader :

– On n'aura qu'à se planquer dans la « maison fondue », vous savez les gars, la vieille bicoque en ruine qui donne sur le carrefour.

– Et qui grimpera le premier sur le tank ? a demandé Gérard.

Impossible de nous mettre d'accord. Finalement, j'ai dit :

– On verra sur place. En attendant, rendez-vous ici à quatre heures et demie !

L'après-midi a passé vite. Nous avons d'abord monsieur Debruy, notre prof de français. Nous l'aimions bien. Il avait l'accent du Midi, et quand on avait fait une faute en dictée, il suffisait de lui dire :

– M'sieur, on n'a pas compris, c'est à cause de votre accent !

Et il ne comptait pas la faute.

Ensuite monsieur Trocmé, le prof de dessin, est arrivé en coup de vent.

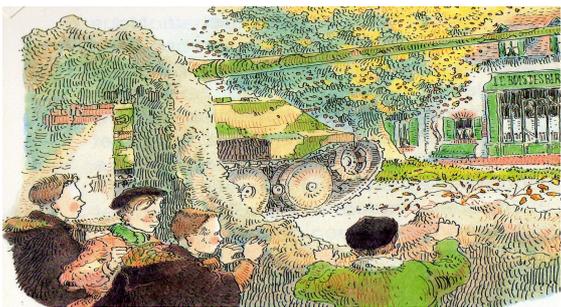
Il a posé sur le bureau un magnifique bouquet de roses d'Inde :

– Dessinez-moi ça, les mignons ! a-t-il dit en distribuant de grandes feuilles blanches, douces comme des joues.

La fin de la classe approchait. Nous avons des fourmis dans les jambes. Nos crayons étaient rangés depuis longtemps quand la sonnerie a retenti.

Nous avons jeté nos cartables derrière les cabinets pour être plus à l'aise, et nous sommes partis. Nos quatre paires de galoches claquaient sur le pavé de la rue.

Encore une montée, un tournant, et voilà notre tank !



Nous nous engouffrons dans la « maison fondue », nous nous aplatissons derrière un vieux mur écroulé, et nous observons.

– Personne à l'horizon, murmure Gérard. Il n'y a même pas de sentinelle.

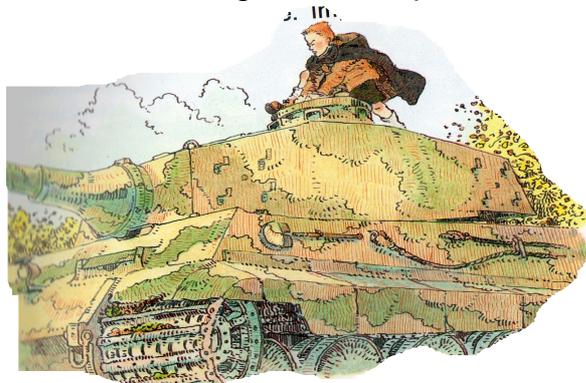
En face, dans le café, les hommes jouent aux cartes et aux fléchettes, sans s'occuper du tank.

– Alors, dit Dédé, qui est-ce qui attaque en premier ?

Je n'hésite plus. Mon frère a bien été regarder les avions, c'était autrement plus dangereux !

Je saute par-dessus le mur et traverse le carrefour. J'escalade le tank en m'agrippant à la chenille. Je monte les petites marches de la tourelles et j'empoigne le couvercle.

Je tire de toutes mes forces, une fois, deux fois. Rien ne bouge. C'est trop lourd ! J'essaie encore. Impossible. J'en pleurerais de rage.



*F.F.I. : Forces Françaises de l'Intérieur